

Le Cerveau électrique

I.

L'absence du professeur Fortier avait été très remarquée au Congrès de Psychologie de Paris. L'avouerai-je ? Les travaux de la docte assemblée m'en parurent de ce chef d'un intérêt notablement diminué. Mais je me plais à croire que mon admiration pour l'illustre savant qui m'honorait de son amitié me pousse ici à quelque exagération, car ce Congrès, auquel assistèrent toutes les sommités philosophiques, compte parmi ceux qui rendirent le plus de services à l'avancement de nos connaissances.

On y discuta utilement de l'inconscient et de divers points d'ordre expérimental ; B***, de l'Institut, lut un immense travail sur la notion du temps ; malheureusement, il avait un rhume, et accueillait chaque paragraphe avec des larmoiements qui n'avaient rien de commun avec l'austérité de la science. Je ne me mêlai guère aux échanges de vue qui suivirent ; j'étais distrait, et je pensais à maintes reprises que le véritable maître de la psychologie contemporaine n'eût pas manqué de donner aux débats un tour tout différent ; certes, les travaux du Congrès eussent porté l'empreinte de son génie.

Celui qui avait parlé à Henri Fortier ne pouvait oublier cette impressionnante figure de savant. Il était grand, maigre, presque chauve ; d'étranges essences brûlaient dans ses prunelles qui luisaient comme du phosphore dans l'ombre ; on sentait d'emblée la force de pénétration de son regard et pourtant il était bon, simple, doux, et avait parfois des sourires d'enfant. Sa science était surprenante.

Ma foi, je ne tirai pas grand profit de ce Congrès auquel j'assistai sans enthousiasme. En dédommagement, je me promis, avant de retourner à Montpellier, où j'étais professeur à la faculté de philosophie, de m'arrêter à Moulins pour rendre visite à mon ami.

J'arrivai dans la petite ville par une belle journée de printemps. Le professeur Fortier habitait une villa bâtie en pleine campagne, sur un plateau assez pittoresque que couvraient des cultures de seigle. Il fallait plus d'une heure de marche pour y parvenir. Je m'acheminai tout joyeux, m'attendant à passer quelques jours de repos dans cette bienfaisante nature. Quelle ne fut pas ma stupéfaction, lorsque j'arrivai en vue de la villa, d'apercevoir dans les jardins qui en dépendaient, une nuée d'ouvriers, un chantier grouillant, des toitures de verre et une cheminée d'usine, inachevée encore, mais parvenue à une hauteur déjà considérable !

- Voilà qui dépasse le vraisemblable ! me dis-je. Comment mon ami Fortier, le savant absolu de l'abstraction philosophique, l'homme le moins pratique que je connaisse, aurait eu l'idée de construire une fabrique, de se lancer dans l'industrie ?

L'absurdité de ma propre hypothèse m'irrita. Mais pourtant, il fallait bien admettre... À moins que la villa et ses dépendances n'eussent changé de propriétaire ? C'était bien invraisemblable aussi. Fortier, l'homme attaché aux traditions et d'ailleurs probablement riche, n'aurait eu garde de vendre ce domaine familial. J'en aurais bientôt le cœur net.

Je hâtai le pas, et sonnai à la grille. Au lieu de la bonne, un employé que je ne connaissais pas vint m'ouvrir. Dans le vestibule, je fus reçu par un homme à guêtres de cuir, de petite taille, qui avait l'air d'un contremaître ou d'un chef d'industrie. Je n'avais jamais vu cet homme. À ce moment, je crus que ma seconde supposition, tout invraisemblable qu'elle fût, était la bonne. La villa avait certainement changé de main. C'était son nouveau propriétaire qui faisait bâtir dans les jardins cette fabrique de... De quoi ? Dans un pays si écarté, dépourvu de mines, de communication avec la voie ferrée ? En vérité, c'était étrange.

- Pourrais-je savoir à qui j'ai l'honneur... commença l'inconnu.

Je me nommai.

- Vous êtes Monsieur Georget, le savant professeur de psychophysiologie ?

Je restai interdit. Cet homme me connaissait ? Cet industriel s'intéressait à ma science ? Déconcertant ! J'étais pourtant bien ignoré du grand public.

Mon interlocuteur me fit entrer dans son cabinet de travail, vaste pièce aux murs blancs, encombrée de livres, de liasses, de dossiers.

- Excusez-moi, dis-je, je croyais que cette villa appartenait encore à mon collègue, M. Fortier.

- Vous ne vous trompez pas, répondit-il. Cette villa appartient toujours à M. Fortier.

- Dans ce cas, m'expliquerez-vous...

Mon interlocuteur, à son tour, se fit connaître.

- Je suis l'ingénieur Davidson, le directeur des travaux.

- Ah ça ! De quels travaux s'agit-il donc ?

- Vous n'avez pas vu les murs de l'usine ? Il est vrai que le dôme central n'est pas achevé, ce qui aurait excité votre curiosité davantage.

Je tombais des nues.

- Comment ! m'écriai-je. Monsieur Fortier construit une usine ?

Une flamme amusée passa dans les yeux un tantinet goguenards de l'ingénieur.

- Comme vous dites, monsieur.

- Une usine, pourquoi ? Que fabriquera-t-elle, cette usine ?

Le directeur eut une courte hésitation.

- Je puis tout vous dire, à vous qui êtes l'ami du Maître. Eh bien, cette usine fabriquera ... Oh ! Je vous le donne en mille ! Elle fabriquera ... du raisonnement.

Cet homme se moquait-il de moi ? Et ce mystère à la longue m'agaçait. Je n'étais pas d'humeur à supporter la plaisanterie.

- Monsieur ...

- Cela vous étonne ? Je comprends cela. Oui, monsieur Georget, du raisonnement ! Du raisonnement produit par la machine la plus extraordinaire, la plus invraisemblable, la plus merveilleuse, la plus ahurissante qu'on ait jamais vue depuis que le monde est monde !

L'ingénieur s'animait. Des flammes d'enthousiasme éclairaient ses yeux. Étais-je en présence d'un fou ? Je le laissai parler.

- Ah ! Monsieur Fortier est un génie unique dans tous les siècles, dit-il, son invention va révolutionner le monde, la science, la connaissance. Figurez-vous que, lorsqu'elle sera achevée, la Machine raisonnera à la façon d'un cerveau humain, mais sans défaillance, sans fatigue, sans arrêt ! Entre la Machine et une intelligence ordinaire, il y aura la même différence qu'entre des jouets vivants et les roues d'une locomotive, qu'entre les rames et l'hélice... Vous représentez-vous les découvertes qu'une telle machine fera ? Ah ! Monsieur, pour un ingénieur comme moi, c'est à crier d'admiration, cela ! Figurez-vous ...

Le frémissement d'un timbre électrique l'interrompit. Il décrocha le cornet d'un téléphone.

- Allo ? Parfaitement. Continuez avec des barres de douze millimètres. Comment, il n'y a plus d'acier au vanadium ? Attendez mes ordres. Laissez l'armature, descendez aux premiers étages, vérifiez les connexions, les bobines ...

La communication terminée, il me regarda de nouveau, se frotta les mains, avec du feu dans les yeux.

- Oui, monsieur ! Admirable, admirable... Je disais donc... Oui, figurez-vous une machine... D'un côté on met du charbon, de l'huile, de l'eau ... Et de l'autre côté il sort un syllogisme ... une phrase géniale ...

Je me révoltai.

- Voyons, monsieur. ... Cela n'a pas le sens commun ?

- Quoi ? Qu'est-ce qui n'a pas le sens commun ? Monsieur Georget ! Monsieur Georget ! Voulez-vous que je vous cite un autre exemple ? Il y a une machine qui consomme des côtelettes, des légumes, du vin ... et qui produit de la pensée ...

- Ce n'est pas la même chose ! m'écriai-je assez nerveusement, excédé par tant de bizarrerie. Ne confondez pas l'ordre matériel avec l'ordre spirituel. Les aliments sont de la matière, la pensée est de l'esprit.

L'ingénieur me montra une table où, à côté d'une excellente Remington, il y avait un autre appareil.

- Connaissez-vous ceci ?

Je me penchai.

- C'est une machine à calculer ? répondis-je.

- Parfaitement. Eh bien, monsieur ... Voyez de ce côté ? Ce moteur électrique ? Cette transmission ? C'est bien matériel, cela, j'imagine ? C'est du cuir. Maintenant, regardez ce petit tableau. Voulez-vous par exemple diviser 768 236 par 4281 ? Inutile de faire fonctionner votre cerveau ... C'est bien du calcul, pourtant, cela ? C'est bien de l'intelligence ? Eh bien, je vous mets au défi de répondre aussi vite que l'appareil. ...

Il tourna un interrupteur. Quelques étincelles sautèrent sur les balais du moteur. On entendit rouler des engrenages, et un déclic arrêta l'appareil, en même temps que le chiffre 179,45 apparaissait. L'ingénieur rayonnait.

- N'est-ce pas merveilleux ? Voulez-vous une, deux décimales de plus ? Il suffit de presser un bouton. Vous voyez donc que, puisqu'on a bien construit une machine qui calcule, il n'y avait pas d'impossibilité à priori à construire une machine qui raisonne ...

Il m'agaçait décidément, le petit ingénieur. Que devais-je croire de tout son discours ? Étais-je en présence d'un mystificateur doué d'un sang-froid invraisemblable ? Fort heureusement, je fus tiré de mon embarras par mon ami Fortier lui-même, qui entra dans la pièce.

- Comment ! Georget ! s'écria-t-il. Ah ! La bonne surprise !

Je serrai avec effusion la main qu'il me tendait. Elle trembla dans la mienne. Fortier était maigri : il me sembla qu'une étrange fièvre brûlait dans ses yeux.

- La villa a subi de si étranges transformations ... fis-je en hésitant un peu.

Il devina, à mon regard étonné, que Davidson m'avait déjà parlé. Au reste, l'ingénieur intervint.

- Monsieur Georget se refuse à croire que nous travaillons à édifier le cerveau électrique ...

- Comment ! fis-je. Il est donc exact que ...

Le savant eut un pâle sourire.

- M'expliqueras-tu ...

- Rien de plus simple. Veux-tu passer dans mon cabinet de travail ?

Je suivis mon ami dans la vaste pièce où il avait écrit tant d'ouvrages géniaux. Cette pièce, je la connaissais pour y avoir passé plus d'une bonne heure. Elle n'était guère changée. Nous nous assîmes dans de larges fauteuils de cuir et allumâmes un excellent londrès. Je fumai lentement. Je m'arrêtais de fumer pour regarder avec ahurissement mon interlocuteur, et bien des fois je laissai éteindre mon cigare, pendant que le psychologue me racontait les plus extraordinaires confidences que j'aie jamais entendues.

II.

-Je comprends aisément, mon cher Georget, la stupéfaction qui a dû te saisir lorsqu'en découvrant de loin la villa, tu as aperçu la cheminée et les premiers bâtiments du cerveau électrique que j'ai entrepris de construire. J'admets aussi que tu sois resté incrédule devant les déclarations de Davidson, qui s'est permis de te parler ouvertement parce qu'il connaît et aime tes livres. Mais tes derniers doutes vont disparaître quand tu comprendras le mécanisme très simple de mon invention. Davidson t'aura probablement montré la machine à calculer ; eh bien mon appareil raisonneur opérera sur les idées comme cette machine opère sur les nombres.

- C'est impossible ! m'écriai-je. Les idées sont en quantité infinie ...

- Et les nombres ne le sont-ils pas aussi ?

- Certes, mais les nombres, quels qu'ils soient, s'expriment par dix signes, ce qui rend possible le travail d'une machine ...

- Ah ! Ah ! Tu discutes déjà la question de réalisation ? Je t'expliquerai tantôt comment j'ai surmonté les difficultés techniques. Pour le moment restons-en au principe. Le raisonnement, ou dialectique, est l'art de passer d'une idée à l'autre ; Platon l'avait déjà dit. J'attire aussi ton attention sur cette vérité mise en lumière par [... (Descartes ?) ¹], à savoir que notre cerveau ne peut concevoir qu'une idée claire à la fois. La logique classique, dont je suis, comme tu le sais, un ardent défenseur, enseigne que l'idée est absolue, éternelle, immuable, bien distincte de ce qui n'est pas elle.

Je ne me sentais pas d'humeur à contredire Fortier sur cette question toute doctrinale. Bien des fois, nous avions discuté sur ce point, où je ne partageais pas l'avis du savant. Mais qu'est-ce que cette controverse pouvait avoir de commun avec les travaux que j'avais vus dans les jardins de la villa ?

Fortier continuait sa démonstration.

- Quel est, formellement parlant, le mécanisme du raisonnement ? Les psychologues anglais ont élucidé ce problème en étudiant l'association des idées. Nous savons aujourd'hui que chacune de nos pensées réside dans une connexion établie entre différents centres de l'écorce cérébrale, chacun de ces centres correspondant à une idée distincte conservée par la mémoire. Ceci posé, tu admettras que, pour construire une machine à raisonner, il fallait uniquement résoudre les quatre problèmes mécaniques suivants : premièrement, établir un nombre d'éléments moteurs et sensibles correspondant au nombre d'idées claires et distinctes (j'insiste sur distinctes) qui habitent le cerveau de l'homme. Deuxièmement, rendre possible l'association de deux ou plusieurs de ces éléments. Troisièmement, faire en sorte que chaque fois qu'une association s'établit, quelque chose en subsiste dans chacun des éléments intéressés, c'est-à-dire donner à l'appareil une mémoire automatique. Quatrièmement, rendre possible la communication de tous ces éléments, y compris l'indication de leurs connexions, avec un tableau central qu'observera l'expérimentateur, c'est-à-dire donner à l'appareil une conscience automatique.

- Parfait ! m'écriai-je, ému malgré moi par la géniale simplicité avec laquelle Fortier avait divisé le problème. Mais chacune de ces opérations me paraît se heurter à une impossibilité matérielle !

- Pourquoi cela ? Reprenons séparément les faces du problème, et tu verras que ce qui te paraît impossible est au fond très facile. Il s'agit, d'abord, de former l'idéation de la machine. Pour cela, j'établis des séries d'éléments correspondant chacun à une idée claire et distincte.

- Mais les idées sont en nombre infini ! m'écriai-je.

- Qui te dit cela ? As-tu essayé de les compter ?

- Ma foi, non. Que le sort m'en préserve !

- Alors, pourquoi dis-tu qu'elles sont en nombre infini ? Il ne faut pas parler inconsidérément, voyons, mon cher Georget. Mais je sais pourquoi tu viens d'émettre cette opinion. Tu as confondu idée claire et combinaison possible d'idées claires. Encore ces combinaisons ne sont-elles pas strictement en nombre infini, mais leur quantité est tellement grande, comporte tant de milliards de milliards, que tu as pu te méprendre. Quant aux idées claires, essentielles, absolues, isolées, elles sont loin d'être aussi nombreuses, et la possibilité de les compter existe.

Je ne pus réprimer un geste d'incrédulité.

- Parfaitement, et dans cette tâche, j'ai été aidé par l'étude des mots. Chaque idée claire correspond à un mot distinct.

- Pas toutes les idées ! m'écriai-je.

- Pas toutes ! Pourrais-tu m'en citer une qui fasse exception ?

Je cherchai vainement, en effet.

- Ma machine n'aura donc que des idées élémentaires, essentielles, exprimables par des mots, repris Fortier. Mais de deux choses l'une : ou bien toutes les idées s'expriment par des mots, et dans ce cas mon appareil aura toutes les idées d'un cerveau humain, ou bien il existe des idées inexprimables que mon appareil ne pourra formuler ; mais de telles idées, le cerveau de l'homme ne pourra les exprimer non plus, puisqu'elles sont inexprimables ! De toute façon, ma machine aura donc la force raisonnante de l'homme, ni plus, ni moins. CQFD.

Je ne pus me refuser à ce dilemme.

¹ Les points de suspension, les parenthèses et le point d'interrogation sont de la main de l'auteur [NdÉ].

- C'est donc l'étude des mots, des termes, reprit Fortier, qui m'a amené à la numérotation des idées. Ce fut un fastidieux travail, auquel je me livre en secret depuis plusieurs années. Je me suis arrêté au chiffre de 55628 idées simples.

- Pourquoi ce chiffre ?

- Veux-tu le catalogue ? Je te défie d'en trouver une de plus. Mon appareil devait donc renfermer 55628 éléments, que j'ai numérotés pour la facilité des transmissions. Chacun de ces éléments est une bobine capable d'envoyer un courant électrique et enregistrant les courants qu'elle-même reçoit. Tu vois l'analogie de ces éléments avec les cellules à la fois motrices et sensibles de notre cerveau. Mais alors que le merveilleux mécanisme de celui-ci tient tout entier dans la boîte crânienne, il m'a fallu donner à mon appareil des proportions bien plus considérables. Je ne pouvais réunir plus de [²] éléments par mètre cube, ce qui fait que j'ai donné au cerveau électrique la forme d'une sphère de [³] mètres de rayon.

- C'est dire qu'on ne songera pas à remplacer la cervelle des fous par une boule aussi volumineuse !

- Arrivons-en au second problème. Chacun de ces 55628 éléments doit pouvoir correspondre avec n'importe quel autre, au besoin avec plusieurs. Ici, il n'y a que des difficultés techniques, comparables à celles d'une installation de téléphone. Celle de Paris compte bien plus de 55628 abonnés. J'ai donc établi à la base de la sphère une sorte de « bureau central » établissant toutes les communications.

- Mais comment ton appareil, quelque compliqué qu'il soit, pourrait-il exprimer les mille nuances de la pensée ? Les idées simples sont en nombre limité, me dis-tu, je te l'accorde ; mais comment ta machine pourra-elle produire leurs infinies combinaisons ?

- Ces combinaisons, répondit posément Fortier, ne sont pas infinies ; elles ne sont que très nombreuses. Eh bien, les communications électriques réalisables par mon appareil sont très nombreuses aussi. Sais-tu combien il peut en fournir ? C'est un problème élémentaire d'analyse combinatoire. Il suffit de faire la factorielle de 55628, c'est-à-dire d'élever 55628 à la 55628^e puissance. Cela donne [⁴] combinaisons. Tu vois qu'une telle richesse dépasse la délicatesse de l'intelligence la plus raffinée.

- Merveilleux, fis-je presque malgré moi.

Je commençais à être ébranlé.

- C'est d'un mécanisme compliqué, reprit Fortier, mais très réalisable. Quant à la mémoire de mon cerveau électrique, elle est fournie par des procédés plus simples. Un déclenchement enregistre, dans chaque élément, les associations qui peuvent s'établir et avec quels éléments elles s'établissent. Il s'en suit que chaque connexion s'inscrit dans les éléments qu'elle affecte et est rappelée chaque fois que cet élément est interrogé.

- Est interrogé ?

- Oui, c'est-à-dire est mis en communication directe avec les claviers et le tableau d'énonciation. Ceci nous amène à la quatrième difficulté, qui consiste à faire travailler effectivement l'appareil. Pour te représenter ceci, songe à ce qui se passe dans ton propre cerveau au moindre éveil de tes facultés pensantes. Ton activité mentale est évidemment formée d'une grande quantité d'idées et d'un nombre colossal de connexions ; mais il n'y a qu'une idée ou une connexion qui passe à la fois dans le champ de ta conscience. Si tu veux une comparaison, ta conscience ressemble à une aiguille qui indique toujours un point, et un seul, sur un incommensurable cadran, avec cette particularité que c'est peut-être le cadran qui pivote sous l'aiguille fixe. Eh bien, c'est ce que réalise ma machine. Sur le tableau d'énonciation viendra s'écrire une phrase, une seule à la fois.

- Ton appareil écrira donc ?

- Il écrira des propositions d'une simplicité essentielle, évidemment, et il va sans dire que je n'ai point cherché à le faire reproduire les délicatesses de notre syntaxe. Cette phrase sera son langage, à lui ; ce sera l'expression de ce que pense la machine. Il fallait bien qu'elle l'écrivît, puisque je n'ai pas cherché à la faire parler. Grâce au phonographe, c'aurait été possible, mais cela aurait compliqué assez inutilement les choses.

- Mais comment la machine se mettra-t-elle en marche ? Comment se mettent en marche tes propres raisonnements ? Par une excitation venue de l'extérieur qui met en mouvement les processus d'association. C'est également ce qui se produira pour la machine. Dans la chambre centrale seront d'immenses claviers réunissant 55628 touches dont chacune correspondra à l'élément. Suppose par exemple que je frappe la touche « oiseau ». Le mot « oiseau » se présentera immédiatement à l'énonciateur. Mais l'élément « oiseau » a gardé l'enregistrement de l'association avec d'autres idées, l'idée de voler par exemple. Le déclic se produira aussitôt, et l'idée de voler s'écrira à l'énonciateur à la suite du mot oiseau. Et ainsi de suite ; l'idée voler appellera l'idée de détermination quant au lieu ; cette dernière appellera l'idée de l'atmosphère, et déjà s'écrira : « oiseau vole dans atmosphère » en moins de temps qu'il te faudrait pour te l'imaginer.

L'enthousiasme s'allumait de plus en plus dans les yeux de Fortier. Quant à moi, après avoir passé par toute la gamme de l'ahurissement, je commençais à m'habituer à ces extravagances. Je ne pouvais réprimer mon admiration pour la sagacité de l'inventeur mais malgré tout je restais sceptique.

² Un blanc.

³ Un blanc.

⁴ Un blanc.

- Voici une difficulté, objectai-je. Tu as pressé la touche «oiseau». Une association va donc s'établir ; mais avec quelle idée ? Tu me dis : l'oiseau vole ; mais cela pourrait être l'oiseau vit, l'oiseau pèse, l'oiseau mange, l'oiseau est bleu, ou vert, ou noir ... Comment va se déterminer l'association suivante?

- Et toi-même, comment le détermineras-tu dans ton propre raisonnement ?

À brûle pourpoint je fus assez embarrassé de répondre.

- Ce sont les idées précédemment pensées, fis-je, qui guident le sens de mes réflexions ...

- Eh ! Il en sera de même de ma machine ! s'écria Fortier, rayonnant. Les associations, je te l'ai dit, intéresseront plusieurs éléments, et indiqueront la voie des nouveaux courants électriques ! Dans mon appareil comme dans ta conscience, le passé dirigera l'avenir !

Je restai perplexe, tandis que Fortier, très énervé, faisait quelques pas dans la chambre.

- Mais enfin, dis-je après un temps, pourquoi construire cette immense machine, puisque nous avons des cellules cervicales qui font le même travail avec bien moins de frais et d'effort?

Fortier s'anima.

- Pourquoi ? Tu oses me demander pourquoi ? Tu ne saisis donc pas d'emblée les avantages de mon invention ? Mais, malheureux, songe que l'intelligence humaine est faible, sujette à l'erreur, à l'oubli, à la mort ! Ma machine, elle, ne sera jamais lasse. Elle ne se trompera jamais, elle n'oubliera rien ; elle pensera cent ans, si cent ans de raisonnement sont exigés par l'ampleur des problèmes qui lui seront soumis. Tu ne sais donc pas que les mystères de la vie, de la destinée, de l'infini, de l'éternel, n'ont rebuté notre esprit que parce qu'il est trop faible pour s'y attaquer ? La moindre faute de logique, et voilà toute une étude vouée à l'échec ! De plus, la mémoire de l'homme est manifestement insuffisante pour l'énorme accumulation de matériaux qu'on lui demande de retenir. La science, la philosophie actuelles dépassent de beaucoup les maigres ressources de notre souvenir. C'est comme si l'on confiait à un enfant un fardeau qui écraserait Protée. Aussi notre investigation manque-t-elle de puissance, de méthode ; elle va à l'aveuglette. Tous ces inconvénients disparaîtront avec mon cerveau électrique. Ne ris pas, Georget ! Mon appareil te dira un jour le secret de l'univers !

Ces paroles me jetèrent dans la plus grande perplexité. Je connaissais trop Fortier pour savoir qu'il était incapable de la moindre forfanterie. Il m'avait habitué, dans ses conclusions scientifiques, à une circonspection parfaite. Ce qu'il me disait donnait donc à réfléchir. Et cependant, j'étais révolté par l'immensité du labeur qu'il avait entrepris, et j'étais encore persuadé qu'il se heurterait à l'irréalisable.

Je passai le reste du jour en compagnie de mon ami ; il me fit visiter les travaux, encore trop peu avancés pour que j'y pusse rien voir d'intéressant. Lorsque je pris congé de lui, il me fit promettre de revenir six mois plus tard ; l'appareil serait terminé. On comprendra que je n'eus garde de me faire répéter l'invitation.

III.

Ces six mois me parurent interminables. Dirais-je que pas un jour ne s'écoula sans que les projets de Fortier ne me revinssent à l'esprit ? Dans le monde scientifique, j'étais le seul à les connaître ; je me gardai naturellement de les ébruiter. Au reste, à de certains moments, ils me faisaient plutôt l'impression d'un rêve baroque, capable de hanter l'imagination d'un Don Quichotte de la philosophie.

Le délai n'était pas encore expiré que je reçus cette dépêche laconique de mon ami : «Je t'attends. Machine terminée. Fortier.»

Le soir même je débarquai à Moulins. C'était une belle journée d'avril. Je louai une voiture, et après une heure de route nous débouchâmes sur le plateau, comme le soir tombait. Je ne pus réprimer un cri. Dans le jardin de la villa s'élevait, si énorme que les toits environnants en étaient écrasés, une sphère parfaite, découpée en noir vigoureux sur le ciel rouge. Tout à côté, une rangée de bâtiments bas, avec une haute cheminée qui, dans les derniers rayons du soleil, semblait répandre sur les champs une poussière de bronze.

Ce fut Fortier lui-même, cette fois, qui me reçut. Je le trouvai maigri encore, les tempes parcheminées, les yeux pleins d'hallucinations. Il me prit les mains avec une effusion inaccoutumée.

- Ha ! Mon cher Georget, mon cher Georget ! Tous mes calculs étaient justes, le cerveau fonctionne admirablement. Voici déjà trois jours que j'ai commencé son instruction ! Veux-tu le voir?

Il me laissa à peine le temps de déposer ma valise. Moi-même, d'ailleurs, j'étais impatient de contempler cette œuvre invraisemblable.

Nous passâmes dans les jardins de la villa, et nous dirigeâmes vers la sphère. Des étais d'acier la soutenaient. Vue d'aussi près, elle me causa une indéfinissable impression. Je la considérais la tête en arrière, comme quand on regarde un monument élevé. Elle était si haute qu'on eût dit un sombre satellite qui se fût appliqué sur notre globe.

- Hein ! s'écria Fortier qui jubilait. Et dire que c'est là-dedans que se trouve la science universelle, le secret de la destinée !

Nous entrâmes dans le bâtiment latéral, qui comprenait les génératrices électriques. Nous visitâmes d'abord les chaudières. Le chauffeur, à notre arrivée, souleva la gencive rougissante du foyer, et enfourna des pelletées de charbon qui s'embrasèrent en faisant claquer des langues bleues. J'admirai, dans le hall qui suivait la grande machine dont la glissière allait et venait avec une douceur silencieuse. Mes regards s'attachèrent sur les dynamos,

qui tournaient follement vite, en faisant jaillir de drues étincelles. C'était donc là que naissait, si mystérieuse encore, cette Électricité par quoi Fortier avait remplacé la force nerveuse, cette autre étrangeté ?

Nous rencontrâmes à ce moment Davidson, qui venait des accumulateurs. Lui aussi rayonnait.

- Eh bien, Monsieur Georget ? Qu'en pensez-vous ? Savez-vous que notre production journalière atteindra bientôt 600 syllogismes ?

Il nous quitta, pour surveiller un nouvel arrivage de combustible.

- Entrons dans le globe, dit Fortier.

Nous longeâmes un couloir, qui s'obscurcissait à mesure qu'on s'approchait du pied de la sphère. Une petite porte s'ouvrit. Nous étions à l'intérieur du bizarre appareil.

L'avouerais-je ? Un étrange sentiment de respect me saisit. La sphère, recouverte de tôle, n'avait que d'étroits hublots, l'ombre y était presque complète. Elle était faite d'une forte armature d'acier ; les éléments étaient disposés, par rangées de dix, sur des charpentes de chêne qui formaient un fouillis inextricable. Force avait été d'employer le bois, pour éviter un poids par trop considérable. À perte de vue je voyais, pour autant que la lumière avare me le permettait, ces bobines noires qui devaient donc se trouver au nombre de 55.628 et que des conducteurs de cuivre reliaient. Une assez forte odeur de gutta-percha, de caoutchouc et de fer, flottait, rappelant celle des tunnels du métropolitain dans les premiers jours de son exploitation.

Fortier fit jouer quelques interrupteurs ; des lignes de lampes s'allumaient çà et là, me montrant l'immensité du système. Partout les mêmes rangées de bobines noires. Pour y avoir accès, on avait disposé une série de planches à claire-voie, ce qui divisait la sphère en vingt-six étages, affectés chacun à un élément distinct de l'intelligence.

- Montons au lobe central, me dit Fortier ; tu verras mon cabinet de travail.

Il me précéda sur un étroit escalier de fer cannelé, qui tournait autour du diamètre vertical de la sphère. Nous parvînmes ainsi à une sorte de chambre confortable. Fortier me montra les claviers, disposés en cercles concentriques. Les nombreuses touches portaient le mot correspondant à l'idée qu'elles évoquaient. Mais je remarquai que la plupart de ces touches n'avaient encore aucune inscription. Enfin, au centre de la cellule, se trouvait le tableau d'énonciation formé de rouleaux comparables à ceux qui indiquent la consommation de courant dans les compteurs électriques. C'est là, dans une mince fente, que venait s'écrire, en caractères presque microscopiques, ce qu'à tout moment pensait la machine.

Cette fois, je ne pouvais douter de mes yeux : je me trouvais à l'intérieur même de l'appareil à raisonner. Mais les résultats de cette invention seraient-ils bien ceux qu'attendait Fortier ? L'avenir seul me l'apprendrait. Aussi, je restai de longs jours à la villa, et chaque fois que mes travaux m'appelaient à Montpellier, je m'efforçai de revenir au plus vite près de mon bizarre ami. Les événements qui survinrent m'intéressèrent prodigieusement.

Lorsqu'on termina les travaux d'édification du globe cérébral, celui-ci n'était encore qu'un organisme en quelque sorte inerte ; les éléments n'avaient pas reçu leur idée identificatrice. Le premier labeur de Fortier fut d'effectuer cette distribution. Une à une, les touches du clavier reçurent le mot qui correspondait à leur destination. L'appareil, qui au début ressemblait au cerveau d'un enfant qui vient de naître, reçut ainsi les premières notions. Ce furent pour Fortier des journées passionnantes. Il ne se sentait pas de la joie d'enseigner à la machine d'abord les connaissances les plus élémentaires des sciences. C'était comme l'éducation d'un élève extrêmement intelligent et appliqué. Le précepteur restait parfois stupéfait de la profondeur des objections que lui faisait déjà la machine, bien que son érudition restât jusqu'ici rudimentaire. C'était merveille de voir combien cette grosse sphère de tôle avait des finesses de discernement, parfois même des réponses d'une adorable naïveté.

Si Fortier n'avait écouté que son enthousiasme, il eût consacré toutes ses heures à cette pédagogie, sans même prendre le temps de manger et de dormir. Il fallait que Davidson et la vieille servante Adèle le retinssent par souci de sa santé. Le savant vivait dans un allégresse perpétuelle ; parfois il dansait et trépignait, tant son bonheur dépassait toutes bornes.

Il s'était pris d'une immense affection pour la machine qui bientôt la lui rendit bien. Le cerveau électrique, d'ailleurs, acquit en peu de temps une science remarquable. Cette facilité n'étonnera pas, si l'on songe que l'oubli lui était inconnu.

Une à une, les meilleurs auteurs sous les yeux, Fortier enseigna à son surprenant élève les différentes disciplines de l'esprit humain. La sphère devenait un émule de Pic de la Mirandole. Les paysans qui de loin la contemplaient avec étonnement, étaient à cent lieues d'imaginer que l'étrange édifice pensait et recelait dans ses flancs toute la science.

En peu de mois, Fortier eut terminé l'éducation complète de la sphère. Au reste, l'érudition du cerveau électrique allait en augmentant comme une progression géométrique, car les sciences étant connexes, les associations précédemment acquises facilitaient l'établissement des connaissances nouvelles. Bientôt lui-même, par la rigueur mathématique de ses déductions, corrigea plus d'une erreur jusqu'à ce jour inaperçue. Fortier eut finalement l'impression d'être emporté par une machine qu'il avait mise en train, et dont il ne pouvait plus arrêter l'élan.

Dans tout cet enthousiasme, il y eut cependant un point noir, une crise qui heureusement fut courte. La machine sembla soudain atteinte d'une étrange mélancolie ; toutes les pensées de l'énonciateur étaient teintées d'une irrémédiable tristesse. On eût dit que la sphère, à mesure qu'elle approchait de la science parfaite, était frappée d'une désillusion inexplicable. La vérité serait-elle sombre, et les pessimistes auraient-ils raison ? Fortier

avait lieu de le craindre. Mais cette mélancolie était entrée si subitement dans les pensées de l'usine mentale, à la façon d'une inondation qui d'une seule nappe submerge un pays, que le savant ne s'expliquait guère une telle transformation.

Par bonheur, un beau matin, il eut le mot de l'énigme. Davidson procédait à une vérification des lobes inférieurs quand sa voix s'éleva soudain dans le globe [sonore ?]:

- Ah ! Maître ! Je comprends la raison de cette tristesse persistante !

- Quelle est-elle donc ? fit Fortier qui ouvrit l'étroite fenêtre du lobe central.

Mais Davidson, semblant pris d'une soudaine colère, ne répondait pas.

- Ah ! le gredin ! ah ! le brigand ! Fortier descendit en toute hâte.

- Comment ! s'écria-t-il. C'était donc cela ?

Il ne put réprimer un bon rire. Un chat s'était introduit dans la sphère, et rôdant à l'étage de la métaphysique, avait voulu passer entre les idées absolues de vérité et de tristesse. Entre ces deux absolus, il n'y avait pas place pour passer, même pour un chat maigre. L'animal, au moment où il s'efforçait de se faufiler entre les deux éléments fut frappé d'un fort courant qui le paralysa ; il mourut de cette peu enviable situation. Son corps établissant une communication permanente entre les deux bobines, avait amené la perturbation qui avait tant intrigué Fortier. On l'enleva, et la sphère reprit aussitôt son humeur normale.

IV.

Et maintenant, veut-on connaître la fin de cette expérience sans précédent dans les annales de la psychologie expérimentale ? Je m'intéressai passionnément aux travaux de Fortier, et il ne se passait pas de mois sans que je n'allasse rendre visite à mon génial ami. À chaque nouveau voyage, je le trouvais bien changé ; il devenait effrayant de maigreur ; ses yeux avaient des lueurs d'égarement. Il passait presque toutes ses heures dans le lobe central, et défendait à quiconque de venir l'y rejoindre. Là, dans la solitude de la sphère où ne pénétrait aucun bruit du dehors, il parlait des journées entières avec le cerveau électrique, et je me demandais ce que devait être ce dialogue, dont malheureusement il ne laissait rien deviner.

Sa grande joie des débuts l'avait progressivement cédé à un énervement de plus en plus accentué. L'éducation de l'appareil était terminée maintenant, la sphère raisonnait par elle-même, et c'était elle qui, comme un élève devenu plus savant que son professeur, enseignait une science nouvelle à l'inventeur épouvanté.

Un jour, Fortier, bien que souvent inabordable sur cette question, voulut bien me dire quelques mots sur la direction de ses études.

- La machine, à présent, sait tout ce qu'il est donné à l'homme de savoir. Bien plus : par la rigueur infailible de son investigation, elle a déjà dépassé l'état actuel de nos connaissances en bien des domaines. L'interroger, c'est pour moi un délice effarant, c'est se pencher sur un abîme vertigineux qui s'éclaire, c'est voir le sphinx de la destinée desserrer enfin les lèvres. Tu me demandes dans quelles régions de la science je poursuis avec elles mes recherches ? Évidemment dans les questions les plus passionnantes qui aient obsédé les hommes, dans la métaphysique. Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Quel sera le lendemain de la mort ? Quelle est la réalité absolue ? Tous ces multiples mystères ont jusqu'ici rebuté les pauvres cerveaux des hommes, que la fatigue engourdit au moindre effort. Or, ces mystères, la sphère les élucide avec une lucidité qui semble tenir du miracle ...

- Comment ! tu sais ... tu as découvert ...

- Ne m'interroge pas... Tout ce que dit l'appareil est consigné dans un livre que je tiens soigneusement à jour et qui sera le plus surprenant ouvrage que les hommes auront jamais lu ...

Je ne pus en savoir davantage. Fortier, impatient, irritable, ne descendait du lobe central que juste le temps nécessaire pour manger et dormir. Et il était inutile d'interroger Davidson. L'ingénieur se bornait à vérifier les conduits, à diriger l'usine d'alimentation : il n'avait pas accès au Lobe central. S'il était en communication téléphonique avec Fortier, il ne s'en trouvait pas plus avancé que moi, car l'inventeur ne lui livrait pas un mot de la partie proprement intellectuelle de l'expérience.

Une nuit, nous ne vîmes pas descendre Fortier de la sphère. Que lui était-il arrivé ? L'inquiétude nous gagna. Davidson, malgré toutes ses sonneries, n'obtint pas de réponse. J'allai moi-même au téléphone. Je poussai un soupir de soulagement lorsqu'enfin j'entendis la voix du professeur.

- Nous croyions qu'il te fût arrivé malheur, dis-je.

- Je ne quitte plus désormais le Lobe central, dit-il. Qu'on m'y apporte mes repas. Je dormirai ici.

- Y penses-tu ? Un tel travail va te surmener ...

- Il suffit. Je l'ai décidé ...

- Mais enfin, pourquoi. ..

- Georget, dit la voix qui tremblait de fièvre, figure-toi ceci : les connexions sont tellement nombreuses, à présent, que je ne parviens plus à arrêter la machine !

Et il coupa la communication.

J'étais atterré. Nul doute que si cette situation durait tant soit peu, la santé de Fortier serait en danger : la folie déjà le menaçait. Mais comment lui faire entendre raison ? Le savant serait intraitable. J'eus un entretien sur ce sujet avec Davidson.

- Ce qui arrive ne m'étonne nullement, dit-il. Les contacts se sont tellement multipliés que l'énonciateur fonctionne tout seul, sans arrêt, sans qu'il soit besoin d'interroger les claviers. Le cerveau mécanique en est arrivé à penser par lui-même, c'est un homme dont la rêverie se poursuit malgré lui, et progresse en dépit de toutes les sollicitations venues de l'extérieur.

- Mais s'il en est ainsi, Fortier ne voudra plus quitter l'Énonciateur ! m'écriai-je. Il ne vivra plus huit jours ! N'y a-t-il donc pas moyen d'arrêter la machine, même malgré lui ?

- Non, pas moyen ...

Je considérai la cheminée, dont une lourde fumée s'épanchait en bouillons noirs. Précisément, on déchargeait un nouvel arrivage de charbon, et mes regards tombèrent sur le geste rythmique de l'ouvrier qui maniait la pelle.

- Mais si, m'écriai-je, il y a un moyen bien simple, c'est de couper le courant. Pourquoi continuer à emmagasiner du combustible, à chauffer les chaudières, alors que nous savons que la continuation du travail fera courir à l'inventeur de grands dangers ?

Davidson s'exclama.

- Pour cela, non ! Si je coupais le courant, le maître en mourrait peut-être de colère. L'autre jour, il m'a fait d'amers reproches parce que la pression des chaudières était tombée en-dessous de cinq atmosphères. Et d'ailleurs, depuis le moindre ouvrier de l'usine jusqu'à moi qui en suis le directeur, nous avons tous prêté un serment de secret et d'obéissance. Non, Mr Georget, il ne faut pas songer à cela.

Force fut donc d'abandonner Fortier à son travail forcené. Dès ce jour, en effet, il ne reparut plus à la villa.

On devine combien je fus contrarié, à cette époque, d'être rappelé à Montpellier par des tâches urgentes. Je vaquai à mes occupations avec toute la célérité possible, et je parvins à être de retour après une semaine d'absence.

V.

C'est pendant une journée d'août, particulièrement étouffante, que je rentrai à la villa. Je poussai une exclamation découragée en apprenant que personne n'avait pu décider Fortier à quitter son poste.

- Je ne suis même plus parvenu, me confia Davidson, à ouvrir une communication téléphonique. Le maître est comme dans une tour d'ivoire. Mais je crois que la sphère doit beaucoup penser : les ampèremètres accusent une grande dépense de force.

- Et personne d'autre que lui n'a pénétré dans le Lobe central ?

- Personne. L'entrée en est devenue interdite.

- Eh bien, j'essaierai, moi.

Il fallait à tout prix que Fortier prît du repos, sinon sa raison périrait infailliblement. Je résolus de monter moi-même dans la sphère, malgré le règlement de l'usine, et je m'efforçai de convaincre l'halluciné.

Cette dernière visite que je fis au cerveau électrique est gravée en traits de flamme dans ma mémoire. Il était six heures quand j'y pénétrai. La lumière tomba tout à coup, moins par le crépuscule qu'à cause des nuées d'orage qui s'amoncelaient dans le ciel. Les hublots ne laissaient filtrer qu'une lueur insuffisante. J'avais l'impression de me trouver en pleines ténèbres. Ça et là claquaient des étincelles, dont le bruit sec éclatait à de multiples [régions ?] de la sphère. La machine était en pleine pensée.

Davidson me conduisit à l'escalier central, où il me quitta, en me souhaitant bonne réussite. C'est le cœur battant que je gravis non sans embarras les marches, beaucoup trop étroites pour être commodes. Ça et là bruissait une minuscule ampoule; les rangées d'éléments, où parfois crépitait une aigrette lumineuse, se perdaient dans l'obscurité. Enfin, j'atteignis une porte verrouillée. J'y frappai. Pas de réponse. Me glissant le long de la paroi du Lobe central, je me hissai de façon à atteindre un hublot, et je regardai.

Que vis-je ? Quel peintre diabolique pouvait rendre l'horrible spectacle que j'avais sous les yeux ? Fortier, comme un fauve captif, allait et venait dans la cellule. Non pas le Fortier que j'avais connu, mais un squelette de haute taille, un squelette couvert d'une peau jaune qui luisait à la place des os. Il gesticulait comme un fou, se penchait sur l'Énonciateur, avec des frissons qui semblaient faire claquer ses vertèbres ; puis il allait au livre, au fameux Livre, ouvert sur un pupitre, il y écrivait une phrase d'une main qui tremblait comme celle d'un épileptique. Sur une table, à l'écart, je vis les aliments que l'on portait au savant depuis qu'il ne descendait plus à la villa : le malheureux y avait à peine touché !

Soudain il tourna sa face vers moi. Terreur ! Sa barbe, en quinze jours, avait blanchi, ses yeux semblaient avoir mangé la moitié de son visage.

- Fortier ! m'écriai-je, en secouant le hublot. Fortier, je t'en conjure, ouvre-moi !

Il tira le verrou. J'entrai.

- Pourquoi viens-tu ? fit-il avec brusquerie.

Mais il ne me laissa pas le temps de répondre. Il fit quelques pas, comme un pantin, en vociférant des paroles sans suite.

- Ah ! Georget ! Georget ! J'ai le sens de tous les mystères ! J'ai le mot de toutes les énigmes ! Ah ! Ah ! Pauvre humanité ! Si elle connaissait son sort, si elle savait ce qu'elle est, de quoi elle est faite ... Si elle voyait son avenir ! Ah ! Le cerveau électrique ... Mais c'est affolant, cela, Georget, c'est à devenir fou de douleur, d'épouvante ...

Sa voix se brisait en rauques éclats. Il haletait, et les consonnes sifflaient avec un bruit repoussant. Soudain, il y eut un autre bruit, un crépitemment qui se propagea dans toute la sphère. L'orage venait d'éclater, et une pluie rageuse battait les tôles.

- Fortier, dis-je en lui prenant le bras, il faut cesser ce travail.

Mais il se dégagea d'un bond. De nouveau, il émit des mots sans suite.

- La nature ... La vie s'est formée parce que les ferments ... Si on avait dû le deviner ...

L'idée me vint d'employer la ruse.

- Voyons, interrompis-je, je ne puis croire que tu aies résolu des problèmes si complexes ... Viens au moins m'expliquer ...

Fortier désigna le Livre.

- Voilà ce qui t'expliquera tout. ... Attends ... Je n'ai plus que quelques mots à ajouter ... Encore une nuit de travail, et tout sera terminé... Je descendrai, je livrerai ces secrets au monde ...

-Alors, demain matin ...

- Oui, demain, je rentrerai à la villa... Laisse-moi finir ... Laisse-moi ...

Il me poussait vers la porte. Je n'avais pu emmener le savant, mais je savais que son oeuvre serait bientôt achevée ; c'était un résultat. Je sortis donc, et par le hublot, je vis que Fortier se précipitait, comme un tigre sur une proie, vers l'Énonciateur.

En sortant de la Sphère, je fus assailli par une effroyable rafale. Éclairs et tonnerre se succédaient. Bien qu'il fût à peine sept heures du soir, l'obscurité était presque complète. Seuls quelques lourds nuages luisaient encore d'une lueur livide. En toute hâte, je gagnai le portique, où m'attendait Davidson que je mis en peu de mots au courant de la situation. Mais la tempête hachait mes paroles.

Lui aussi avait du nouveau à me montrer. L'orage était d'une force inouïe ; une façon de cyclone s'était abattu sur la villa. La partie supérieure de la cheminée venait de s'écrouler.

- Le tirage n'est plus suffisant, me cria l'ingénieur. La pression baisse, force me sera de réduire le voltage.

- Le travail de Fortier ne pourra donc se terminer ? Dis-je avec un accent de douleur. Il faut forcer les feux ...

Il me quittait pour aller [donner ?⁵] des ordres, quand tout à coup nous fûmes projetés sur le sol. Un formidable coup de tonnerre avait éclaté, une horrible lueur nous aveugla. La foudre venait de tomber sous nos pieds, frappant cette sphère trop orgueilleuse qui avait voulu dérober les secrets de la nature.

Un nuage fuligineux nous effaçait toutes choses ; quand il se dissipa et que nous pûmes nous relever, nous poussâmes tous deux un cri d'épouvante.

La foudre avait frappé le cerveau électrique et suivi son diamètre vertical. La secousse avait été si forte que l'axe d'acier avait été brisé comme verre à l'endroit où il touchait la terre. L'énorme sphère était détachée de sa bosse et, poussée par l'ouragan, roulait sur le sol !

Spectacle inconcevable. Le globe cérébral, maintenant qu'il était mobile, me paraissait de dimensions encore plus monstrueuses. Il rencontra un petit mur du jardin ; un instant j'espérai qu'il allait s'arrêter, mais le mur fut pulvérisé et la sphère passa outre. Par malheur, une légère déclivité hâta encore son roulement. D'ailleurs, le cyclone redoublait de violence. Et Fortier était emporté dans la mouvante prison qu'il n'avait pas voulu quitter!

Déjà, la monstrueuse boule s'éloignait. Elle s'arrêta soudain, à une distance d'un demi-kilomètre environ.

- Portons secours à Fortier ! m'écriai-je.

Mais comment pénétrer dans la sphère, dont la solide armature résisterait certainement à nos efforts ? Sans nous rendre compte de cette difficulté, nous nous mîmes à courir à travers champs. Si Fortier n'avait pas été foudroyé ou tué en tombant sur les parois du Lobe Central, il fallait le tirer sans retour de sa situation critique. Mais les chances de survie du malheureux savant étaient bien minimes ! Et s'il avait péri, il fallait sauver du danger le fameux Livre, qu'il avait préféré à son propre salut.

Nous courions à toutes jambes dans les terres détrempées, une pluie horizontale nous criblant la nuque. Nous suivions, pour que notre marche fût plus aisée, la trace que la sphère avait laissée sur les champs écrasés. L'obscurité augmentait encore, mais cette fois c'était le soir.

- Malédiction ! s'écria tout à coup Davidson, en tendant le poing à l'horizon.

La sphère, en effet, s'était remise en marche, lourdement. La rattraperions-nous jamais ? Ah ! l'in vraisemblable poursuite !

- Courage ! m'écriai-je. Il faut absolument que nous l'atteignions, pour Fortier d'abord et pour le Livre ensuite !

Heureusement il n'y avait pas eu de maison sur le passage du globe de tôle, sans quoi elle eût été broyée comme une motte de terre. Sous le vent, la diabolique machine prenait de la distance. Je courais de toutes mes forces et sentais l'haleine me manquer.

- Voyez donc! s'écria encore Davidson.

Par la seule ouverture de la sphère, sortait une épaisse fumée.

- L'incendie ! s'écria l'ingénieur. La foudre a donc allumé un incendie dans la charpente ?

Je frémis en songeant à l'énorme cubage de bois que renfermait la machine. Si le feu s'y était déclaré, tout l'appareil allait être détruit en quelques minutes !

⁵ Un mot manque ici. Le manuscrit donne: « Il me quittait pour aller des ordres » [NdÉ].

Mes craintes n'étaient pas vaines. La fumée sortait plus dense de l'ouverture et déjà un reflet rougeâtre l'éclairait. Le feu évidemment faisait rage à l'intérieur. La sphère roulait comme une bombe démesurée.

Soudain il y eut un fracas horrible. Les tôles de la surface s'étaient fendues largement les flammes longtemps comprimées jaillirent. Le globe, déformé, s'arrêta ; la crevasse rouge semblait un rictus hideux sur une lune noire qui serait tombée sur le sol.

Soudain, il y eut une colonne ardente qui monta jusqu'aux nuages et emplit le firmament d'étincelles. L'appareil tout entier, que ses charpentes disjointes n'étaient plus, venait de s'écrouler. Je levai les bras au ciel ; c'en était fait de mon ami !

C'en était fait du Livre ! Les vents, le feu, la nature venaient de reprendre ce qu'un audacieux chercheur avait osé leur dérober.

Le lendemain, on retrouva un corps carbonisé en remuant les débris informes de ce qui fut le cerveau électrique.

Ainsi mourut Henri Fortier, l'une des plus belles intelligences de tous les temps anciens et modernes.